

SEPP BLATTER ET LES DROITS HUMAINS Paru le vendredi 25 Mars 2011 de Rachad Armanios
L'Association Suisse-Birmanie a rappelé le 10 mars au Valaisan Sep Blatter les graves violations des droits humains qui ont cours en Birmanie, à la veille d'un voyage, les 15 et 16 mars, du président de la Fédération internationale de football dans cet Etat. L'association lui a notamment demandé de vérifier avant son départ que l'infrastructure sportive qu'il allait inaugurer avait été réalisée sans travail forcé et sans expropriation abusive et que chaque citoyen birman, quelle que soit son origine ethnique, puisse être membre de l'équipe nationale ou fonder un club membre de la ligue nationale. Le président était prié de faire part de ces préoccupations aux autorités.

Dans une réponse lapidaire, le 12 mars, M. Blatter remercie l'association de lui avoir transmis ces «informations très intéressantes» et la félicite pour «son soutien aux peuples de Birmanie». RA

LES BIRMANIS NE VOIENT PAS LA COULEUR DE LEURS DIAMANTS Paru le Vendredi 25 Mars 2011
DE RÉMY FAVRE ET CHO CHO NYO, À RANGOON ET

À chaque étape de la production et de la vente, la dictature confisque la majorité des revenus des rubis et du jade extraits en Birmanie. Plongée dans un business juteux pour certains, douloureux pour d'autres.

Tout travail mérite salaire. Mais à Mogok, dans le nord de la Birmanie, il en coûte 150 dollars à qui souhaite transpirer. Pour quoi? Pour entrer à la mine. Combien de temps? Une nuit seulement. Dans quel but? Trouver des rubis. Il faut être fou, pourrait-on croire, pour investir cette somme – le tiers du revenu annuel moyen par tête – dans une nuit de labeur. Sans garantie de rémunération. Certains sont gagnants. Mais d'autres grattent, arrosent, tamisent toute la nuit et reviennent bredouilles. Claquettes aux pieds, binettes à la main, ces mineurs nocturnes ont l'allure de jardiniers. Ils paraissent désemparés à côté des engins des entreprises minières à participation gouvernementale qui manoeuvrent des tonnes de terre, uniquement de jour, sur les mêmes mines à ciel ouvert. On dirait que ces pelles mécaniques ont accepté de céder les reliquats de leur travail quand elles se reposent au soleil couchant. «Autour d'un trou, nous sommes parfois cent cinquante à chercher des pierres, raconte un de ces mineurs nocturnes. Vous pouvez calculer combien gagne la police.» Car c'est la police de Mogok qui ponctionne ces 150 dollars par tête. «Des fonctionnaires mauvais et violents», précise le même homme. Un trou, une nuit, 150 x 150 = 22 500 dollars. Sans effort.

Les plus beaux rubis

La terre appartient à l'Etat. La junte se permet donc de choisir à quelles entreprises elle délivre ses licences d'exploitation. Sélectionnées sur critères obscurs, ces grandes sociétés privées doivent partager leurs bénéfices miniers à égalité avec les généraux au pouvoir. Elles et eux contrôlent la majorité du marché birman.

Les petits mineurs nocturnes n'ont pas besoin de ces licences pour grappiller des rubis. Soudoyer la police suffit. Que dénichent-ils dans la boue liquide qui coule à leurs pieds? «Des pierres à 1000 kyats [un peu plus de 1 dollar]», se désole le premier, désappointé. «De quoi se payer un thé», plaisante le second, moqueur. «Rien pour le moment, mais on ne peut pas savoir ce qu'on va trouver», espère le troisième, rêveur.

Les rubis de Mogok sont les plus beaux et les plus chers du monde. Les plus réputés sont aussi foncés que le sang de pigeon, dit-on en Birmanie. Les plus gros valent des millions. Mais ils sont rares.

Rebuts aux enchères

Ces chercheurs de rubis sont des privilégiés. Difficile à croire mais c'est la réalité. Leurs économies leur permettent d'entrer à la mine. C'est déjà beaucoup. D'autres ne peuvent s'offrir cette faveur. Ils se contentent de fouiner des tas de terre et de sable déjà passés au crible par des grandes sociétés privées proches de la junte. Dans ces rebuts, il reste encore «des petites choses», confie un de ces fouineurs pauvres. «Je trouve de quoi assurer mon quotidien dans ces déchets. Même en cherchant deux jours de suite dans un lot, je trouve encore des pierres», se réjouit-il.

Ces déchets ne sont pas gratuits. Ils sont vendus au plus offrant. Un plein camion se négocie autour de 100 dollars. «Les enchères ne sont pas tout à fait libres, regrette le même mineur. Les autorités et les grandes entreprises vendent à leurs proches et à leurs familles en priorité. Les affaires sont plus difficiles pour ceux qu'elles ne connaissent pas, comme moi.»

Tout rubis mérite contrepartie

U Hla Win, lui, connaît les autorités. Cet homme mystérieux a fait fortune dans le négoce des rubis. Il a des accointances avec ces messieurs qui dirigent le pays. Il connaît le nouveau président birman, Thein Sein, un ancien général, dont le parti a gagné les élections en les truquant en novembre. «Un homme bon», assure U Hla Win. Natif de Mogok, cet amoureux du beau a installé ses affaires dans une galerie d'art à Rangoon, la

plus grande ville du pays, 800 kilomètres plus au Sud. «Négociant en rubis à la retraite», se définit-il, avec fausse modestie, confortablement installé entre ses antiquités, sa seconde passion. À 70 ans, il possède une usine de taille de rubis et de saphirs, ainsi qu'une bijouterie.

«Seules quatre familles contrôlent le commerce traditionnel de pierres à Mogok», lance-t-il. Par commerce traditionnel, U Hla Win entend contrebande. Des passeurs expédient discrètement des pierres en Thaïlande. Elles échappent au contrôle de la junte. «Tant que ces quatre familles ne s'opposent pas ouvertement au régime, le régime les laisse tranquille», précise le riche négociant. Ne pas s'opposer au régime, cela signifie le corrompre, dans la bouche de U Hla Win. Ces quatre clans reversent une partie de leurs dividendes à ceux qui sont au pouvoir. Il y a forcément une contrepartie. Elle est financière. Elle est parfois spirituelle: une donation à un général pour construire de nouvelles pagodes et améliorer son karma. Elle peut aussi être politique: «Il y a une dizaine d'années, des insurgés ont signé des cessez-le-feu, reprend U Hla Win. Le gouvernement les a laissés venir à Mogok faire affaire. La moitié des entreprises minières de la ville sont aujourd'hui tenues par ces anciens rebelles.»

Mogok sombre

Les habitants de Mogok n'ont rien à offrir à leurs dictateurs. Les dictateurs n'ont donc rien à leur concéder en retour. Donnant donnant. Mogok sombre. «La ville est abandonnée, précise l'antiquaire. La plupart des négociants qui ont fait fortune se sont installés à Rangoon ou aux Etats-Unis.» Comme lui. Des points de contrôle sur la route qui dessert la vallée des mines empêchent les étrangers d'y accéder. «Si le marché était libre, si n'importe qui pouvait acheter des pierres à Mogok, les locaux s'enrichiraient très rapidement. Les acheteurs étrangers n'auraient plus besoin de courtiers à Rangoon», analyse U Hla Win.

Min Chan Win est un de ces intermédiaires. Ce jeune golfeur revient tout juste de Mogok avec de belles acquisitions. Il ne veut pas les montrer. Il ne veut pas faire visiter son usine où une trentaine de paires de mains taillent les gemmes qu'il dégote à Mogok. Elles finissent, entre autres, aux doigts d'Européennes et d'Américaines. Or, officiellement, Bruxelles et Washington interdisent l'importation de pierres d'origine birmane (lire en page 3). Il tient à rester discret pour ne pas compromettre ses affaires qui prospèrent autant que celles de la junte. «Celle-ci ponctionne 10% de taxes sur les transactions dans les ventes aux enchères», relève-t-il. La quarante-huitième du genre a fermé ses portes mardi à Naypidaw, la capitale politique du pays. Cinq mille acheteurs de vingt pays différents étaient invités. La majorité y vient pour le jade, exploité dans le nord de la Birmanie et d'excellente qualité. Les transactions des précédentes enchères, celles de novembre dernier, s'étaient élevées à 1,4 milliard de dollars. I

LE JADE AUX CHINOIS Paru le vendredi 25 Mars 2011, de Rémy Favre

Ko* entasse son jade dans de vulgaires sacs de ciment usagés. Il en a entreposé un peu partout: dans le couloir de sa maison de Rangoon, dans l'escalier, dans son jardin. Costaud, ce tailleur de pierres soulève un gros bloc à l'aspect commun, couleur sable. «Il pèse 20 kilos, je l'ai acheté 3000 dollars», précise-t-il en mordillant son mégot. Il branche sa scie électrique, s'accroupit, et plisse les yeux pour se protéger de la poussière qui jaillit. Le roc couine. Puis, il passe le rayon d'une lampe de poche sur la section de la pierre. «La transparence et la qualité sont bonnes, mais pas la couleur. La pierre n'est pas très verte. Il y a beaucoup de blanc et d'impuretés. Elle n'est pas homogène», commente Ko, déçu. Son activité ressemble à celle des mineurs nocturnes de Mogok en ce sens qu'elle est très risquée financièrement. «C'est la loterie, se plaint-il. Vous coupez la pierre et vous découvrez sa qualité. Vous pouvez faire une grosse marge comme vous pouvez tout perdre.» En l'occurrence, ce jeune lapidaire indépendant dit perdre plus souvent qu'il ne gagne. De son côté, la junte gagne de plus en plus. De source officielle, ses revenus tirés de l'exploitation du jade ont été multipliés par dix en cinq ans. Les Chinois achètent 90% de la production. Dix-sept mille lots de cette pierre semi-précieuse ont été mis en vente aux quarante-huitièmes enchères de Naypidaw, qui viennent de se terminer. Le président birman Thein Sein et le chef de la junte militaire Than Shwe, accompagnés d'une poignée de ministres, s'y sont rendus. Certains portaient l'uniforme militaire. D'autres pas. «Ils veulent montrer qu'ils se moquent des sanctions internationales; ils veulent montrer combien d'argent ils peuvent tirer de la vente des pierres», note un visiteur. RFE

Note : * *Nom d'emprunt.*

« LES SANCTIONS SUR LES PIERRES PRÉCIEUSES ? DE LA RIGOLADE ! » DE Rémy Favre

Mogok donne des rubis rouges. Mongshu, plus à l'Est, produit des rubis plus foncés, quasiment noirs. Seul un traitement à la chaleur permet de révéler leur belle teinte. L'examen visuel d'un rubis, à l'oeil nu ou à l'aide d'un instrument, permet d'identifier son origine. Certains gemmologues, comme Hpay*, un Birman de Rangoon, parviennent même à déterminer avec précision la mine d'extraction d'une pierre.

En théorie, il est donc aisé d'appliquer les sanctions économiques sur les gemmes birmanes. Il suffit de contrôler les rubis en vente dans les bijouteries des Etats-Unis et de l'Union européenne, qui interdisent les importations de pierres birmanes. Il suffit de regarder les gemmes qui passent les frontières pour bloquer celles en provenance de Birmanie. En sanctionnant de la sorte l'économie birmane, les Etats américain et européens espèrent couper les ressources financières des généraux et ainsi favoriser la démocratisation et

le respect des droits humains. Mais, en pratique, les choses sont bien différentes. « Vos gouvernements n'ont pas le temps de vérifier les petites pierres qui entrent sur leur territoire, note Hpay. Ils se préoccupent seulement des pierres exceptionnelles. » Le gros de la production birmane de rubis est exporté à Bangkok, la capitale thaïlandaise, où les pierres y sont taillées. Dans les mêmes ateliers, les lapidaires travaillent des rubis vietnamiens, cambodgiens, indiens ou encore sud-africains. Tous sont mélangés avant de passer allègrement les frontières de bien des Etats. « Si vos gouvernements disent juste 'les pierres birmanes ne sont pas autorisées', alors les sanctions ne sont pas efficaces, estime Hpay. Ils doivent être sérieux avec eux-mêmes. Jusqu'à présent, ils ont fait preuve de faiblesse dans l'application des sanctions. » RFE
Note : **Nom d'emprunt.*
